

Luigi Giussani, *LE SENS RELIGIEUX*, Cerf

Présentation par JULIAN CARRON

MILAN, PALASHARP, 26 JANVIER 2011

I. LE SENS RELIGIEUX, VERIFICATION DE LA FOI

« Souvent quand je regarde, / les étoiles briller au firmament, / Je me dis en moi-même songeant : / “Á quoi bon tant de flambeaux ? / Á quoi est utile l’air infini et cette profonde / cette infinie sérénité ? Que signifie / cette solitude immense ? et moi, qui suis-je ? »¹. Cette poésie de Giacomo Leopardi exprime de manière admirable l’expérience dans laquelle se révèle le sens religieux de l’homme. L’impact du moi avec la réalité déchaîne la demande humaine. Autrement dit, il y a en nous une structure native qui, dans l’impact avec la réalité, est mise en mouvement de manière inexorable, au point de mobiliser toute la dynamique de notre personne.

Dans la mesure où il vit, aucun homme ne peut éviter certaines questions, indépendamment de son appartenance ethnique ou culturelle : «“Quel est le sens ultime de l’existence ? Pourquoi la douleur et la mort existent-elles, pourquoi vaut-il vraiment la peine de vivre ?” Ou, d’un autre point de vue : “De quoi et pourquoi la réalité est-elle faite ?” ». Don Giussani nous a toujours enseigné que le sens religieux s’identifie avec la nature de notre moi en tant qu’il s’exprime dans ces interrogations, qu’il « *coïncide avec cet engagement radical de notre moi face à la vie, qui se manifeste dans ces questions* »².

Mais pourquoi reprendre aujourd’hui ce texte du *Sens religieux*, en en faisant l’objet de notre travail commun ? C’est une question qui m’a souvent été posée depuis que nous avons pris cette décision. L’idée est née de l’expérience des derniers Exercices de la Fraternité, lorsque j’ai relu deux chapitres du *Sens religieux* « de l’intérieur de la foi », comme je l’avais fait observer.

Tout est né du constat d’une fragilité de la foi comme connaissance (ce que nous avons appelé la « fracture entre savoir et croire »), même en nous qui avons pourtant la grâce d’être plongés dans une histoire. Autrement dit, nous aussi participons de la réduction de la foi à sentiment ou à éthique. Le père Giussani a observé que cela ne se produit pas seulement là où le christianisme n’est plus proposé dans sa nature d’événement, mais aussi en raison d’un manque d’humanité en nous. Le christianisme, en effet, a un grand « inconvénient » : il exige des hommes pour le reconnaître et le vivre. Dans les Exercices de la Fraternité de l’année dernière, j’ai essayé, à travers la lecture de quelques chapitres du *Sens religieux*, de montrer la nature et la dynamique de cet « humain » qui manque en nous, qui cède, qui se bloque. Beaucoup se sont étonnés de la pertinence de ces chapitres par rapport au parcours que nous

¹ G. LEOPARDI, « Chant nocturne d’un pasteur errant en Asie », vers 82-89, dans : E. RODOCANACHI, *Leopardi, La renaissance du livre*, Paris 1920, p. 109.

² L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2007, p. 73. Le sens religieux est « l’inclination de l’homme vers son commencement et vers son destin ultime ; la perception confuse, apparue de manière intuitive à sa conscience, de son existence indépendante et responsable ; le jugement informe et naturel de l’âme sur son propre rapport mystérieux avec l’Être suprême ; le geste natif de la nature humaine dans une attitude d’adoration et de supplication ; l’exigence de l’esprit envers un Infini personnel, comme de l’œil vers la lumière, de la fleur vers le soleil ». C’est ce qu’écrivait en 1957, dans sa lettre pastorale pour le Carême ambrosien, le cardinal Giovanni Battista Montini (futur pape Paul VI). Quelques mois plus tard, Luigi Giussani publiait la première édition italienne du *Sens religieux*. Exactement quarante ans plus tard, le père Giussani acheva la dernière version, définitive, de cet ouvrage (qui constitue également le premier volume de son ParCours fondamental).

sommes en train de faire et m'ont demandé de reprendre ensemble dans cette perspective le texte tout entier.

Mais que signifie affronter *Le sens religieux* de l'intérieur de la foi ? Nous avons l'habitude de comprendre le « sens religieux » comme une simple prémisse de la foi ; il nous semble donc presque inutile une fois que nous avons atteint la foi, comme s'il s'agissait d'une échelle pour atteindre l'étage supérieur : une fois montés, nous pouvons nous passer de l'échelle. Non ! Non seulement il faut un sens religieux toujours vivant pour que le christianisme soit reconnu et expérimenté pour ce qu'il est, (comme l'a toujours rappelé le père Giussani en citant Niebuhr : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas »³ ou qui ne se pose plus), mais, d'autre part, c'est précisément dans la rencontre avec l'événement chrétien que le sens religieux révèle toute l'originalité de sa portée, qu'il atteint une clarté définitive, qu'il est éduqué et sauvé. Le Christ est venu pour nous éduquer au sens religieux, comme nous l'a toujours dit le père Giussani (j'y reviendrai plus tard). Un sens religieux vivant constitue donc une vérification de la foi.

On comprend en ce sens l'importance de la réponse du père Giussani à une question d'Angelo Scola dans une interview bien connue : « Votre proposition pédagogique, demande Scola, s'appuie sur le sens religieux ; est-ce vrai ? ». « Le cœur de notre proposition, répond Giussani, est plutôt l'annonce d'un événement qui s'est produit, qui surprend les hommes de la même manière que, il y a deux mille ans, l'annonce des anges de Bethléem a surpris de pauvres bergers. Un événement qui se produit, avant toute considération sur l'homme religieux ou non religieux. C'est la perception de cet événement qui ressuscite ou développe le sens élémentaire de dépendance et le noyau d'évidences originelles que nous appelons « sens religieux »⁴. L'événement chrétien ressuscite ou développe donc le sens religieux, ce sens de dépendance et ces évidences originelles.

Si le travail de ces dernières années sur le livre du père Giussani *Peut-on vivre ainsi ?* nous a permis de voir la nouveauté humaine qui naît de la foi pour pouvoir vérifier la pertinence de la foi par rapport aux exigences de la vie, celui que nous sommes sur le point d'entreprendre avec *Le sens religieux* pourra nous permettre d'approfondir notre regard sur cette pertinence : celle-ci se révèle en effet dans la capacité de la foi à réveiller le moi, à le faire devenir lui-même, à le maintenir dans la juste position pour affronter toute l'existence, avec ses épreuves et ses problèmes.

Voici donc la perspective avec laquelle nous lirons ce texte : en reparcourant *Le sens religieux*, et en nous y confrontant, nous pourrions vérifier à quel point l'expérience que nous avons faite ces dernières années a pu avoir une incidence sur notre vie ; en d'autres termes, « en quoi le Christ est utile pour le chemin que l'homme parcourt dans le rapport avec les choses, en marchant vers sa destinée. Autrement, s'il n'a pas d'incidence comme présence réelle, le Christ est quelque chose qui n'a rien à voir avec la vie, qui n'aurait rien à voir avec la vie. Il aurait à voir avec la vie future, mais pas avec celle-ci : c'est la position qui caractérise le protestantisme »⁵. En effet, si le Christ est présent, ce n'est pas par nos paroles, mais à travers des signes que nous pouvons Le reconnaître. « Il est s'il agit »⁶, telle est la règle qui nous a toujours été répétée. Je peux découvrir que le Christ est présent dans les signes du réveil humain que je vois se produire en moi ou chez les autres. Les signes qui attestent Sa présence sont tout aussi objectifs que Sa présence elle-même.

En nous confrontant au texte du *Sens religieux*, nous pourrions alors vérifier si la rencontre avec le Christ a « ressuscité ou développé » le sens de dépendance originelle, le noyau d'évidences et d'exigences originelles (de vérité, de justice, de bonheur, d'amour) que

³ Cf. R. NIEBUHR, *Il destino e la storia. Antologia degli scritti*, BUR, Milan 1999, p. 66.

⁴ Cf. L. GIUSSANI, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Editions Il Sabato, Rome-Milan 1993, p. 38.

⁵ Cf. L. GIUSSANI, *L'attrattiva Gesù*, BUR, Milan 1999, p. 287.

⁶ L. GIUSSANI, Lettre à la Fraternité, 7 octobre 1997.

le père Giussani appelle « sens religieux » et qui sont suscitées par l'impact du moi avec la réalité. Or, s'il est vrai que l'émergence de ces évidences et exigences originelles est, en un sens, inévitable, il est tout aussi vrai que la conscience de celles-ci est normalement réduite, confuse ou étouffée. C'est ce que l'on constate dans la faiblesse ou l'absence, même chez nous, parfois après des années de vie dans le mouvement, du sens du mystère dans la perception de notre moi, si tragiquement réduit (bien plus souvent que nous le pensons) à une somme de prestations et de réactions, à une conséquence d'antécédents historiques et biologiques, au produit des circonstances. Voilà pourquoi un sens religieux éveillé, sans refoulements ni censures, constitue un signe et une vérification de la rencontre avec quelque chose d'autre, plus grand que soi.

On peut dire la même chose de la raison, que l'expérience révèle comme « l'exigence de pouvoir expliquer la réalité *dans tous ses facteurs*, de sorte que l'homme soit introduit dans la vérité des choses ». ⁷ Invitée par l'impact avec la réalité à être vraiment elle-même (« ouverture inépuisable ») et à se lancer à la recherche de son explication complète, la raison atteint son véritable point culminant lorsqu'elle perçoit l'existence d'un au-delà duquel tout provient et auquel tout renvoie : « Le sommet de la conquête de la raison, c'est la perception de l'existence d'un inconnu, qu'on ne peut atteindre, vers lequel tend toute l'activité humaine, parce qu'elle en dépend. C'est l'idée de *mystère* ». ⁸ Celui qui ne bloquerait pas le dynamisme rationnel activé par l'impact avec le réel parviendrait à vivre la conscience du mystère. Et plus il vivrait intensément la réalité, plus la dimension du mystère lui deviendrait familière.

Mais ici encore, la tentation est grande, presque irrésistible, de réduire, d'utiliser la raison comme mesure, au lieu de la vivre comme une fenêtre ouverte « devant le rappel inépuisable du réel ». ⁹ La conséquence inévitable est la réduction de la perception de la réalité, privée de mystère. C'est ce que l'on peut constater dans la « destitution du visible », dans l'aplatissement et le vide des circonstances que nous opérons normalement : la réalité, qui se présente à l'origine à notre raison comme un signe, se réduit à son aspect de perception immédiate, dépourvue de sa signification, de sa profondeur. C'est pourquoi bien souvent (et chacun d'entre nous peut le vérifier dans son expérience), nous suffoquons dans les circonstances : lorsqu'elle est réduite à son apparence, la réalité devient une prison.

Comme l'observait il y a des années le cardinal Ratzinger, « L'une des fonctions de la foi, et non des moindres, est d'offrir un assainissement de la raison en tant que telle, de ne pas lui faire violence, de ne pas lui rester étrangère, mais de la ramener à elle-même » ¹⁰. L'exaltation de la raison, la libération de ses réductions, constitue à nouveau la vérification d'une foi réelle.

Mais en quoi le réveil du sens religieux est-il aujourd'hui si important ? Pourquoi ressentons-nous cette urgence ? Il est décisif parce que le sens religieux est le critère ultime de chaque jugement, de tout jugement vrai et authentiquement personnel : si nous ne voulons pas « être trompés, aliénés, esclaves des autres, traités comme de simples instruments » ¹¹, il faut nous habituer à tout confronter au critère immanent et objectif qu'est le sens religieux. Après la rencontre chrétienne en effet, nous continuons à vivre dans le monde et nous sommes appelés à affronter comme tout le monde les défis de la vie. Nous devons les affronter en ce moment particulier, historique, dominé par la confusion et la « perte du désir », par un rationalisme suffocant d'un côté, et de l'autre par un sentimentalisme diffus, la réduction de la réalité à apparence et du cœur à sentiment. Si le Christ n'a pas d'incidence sur nous, s'il ne réveille pas notre humanité, s'il n'élargit pas notre raison sans réduire la réalité, nous nous

⁷ L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op.cit., p. 145.

⁸ *Ibidem*, p. 172.

⁹ *Ibidem*, p. 145.

¹⁰ Cf. J. RATZINGER, *Fede, Verità, Tolleranza*, Cantagalli, Sienne 2003, p. 142.

¹¹ L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op.cit., p. 29.

retrouvons à penser comme tout le monde, avec la même mentalité que tout le monde, car le critère de jugement que nous possédons pourtant à l'origine, le « cœur », qui est raison et affection à la fois, est pris dans la confusion. Cela signifie que nous pouvons continuer à affirmer les « vérités » de la foi, mais ne pas être acteurs de l'histoire car il n'y a pas en nous de différence notable, comme l'a dit Benoît XVI : « L'apport des chrétiens est décisif uniquement si l'intelligence de la foi devient intelligence de la réalité ».¹²

Non seulement cela nous rend inutiles dans l'histoire (toujours plus dominée par un « pouvoir » qui vise à jeter l'homme dans la confusion, à restreindre son désir et à favoriser un usage réduit de la raison), mais cela fait aussi s'interroger sur le caractère raisonnable de la foi. En quoi est-il conforme à la raison d'être chrétien ? Quel intérêt humain y a-t-il à avoir la foi ? La raison qui fait que bien des personnes abandonnent la foi est qu'ils ne voient aucune preuve de son intérêt. Ainsi, le pouvoir peut élargir de plus en plus son influence, et trouver l'homme de plus en plus désarmé. « C'est comme si le pouvoir, autrement dit la mentalité dominante, avait forcé nos éducateurs, y compris nos parents, à altérer la simplicité de notre nature [ces "évidences originelles" dont nous parlions précédemment] dès notre enfance. Il nous faut donc retrouver la simplicité de notre nature. Cette école de communauté sur *Le sens religieux* n'est qu'une invitation et une incitation à récupérer la simplicité, l'authenticité de notre nature (ce n'est pas un hasard si, dans la troisième prémisse, la moralité nécessaire pour connaître s'appelle "pauvreté d'esprit") »¹³.

Nous pouvons être complices de l'influence du pouvoir lorsque, présomptueux, nous pensons pouvoir nous en sortir seuls, sans suivre avec intelligence et affection le seul point qui nous ait été donné par le Mystère pour nous tirer du néant. Même en nous, la confusion peut être si profonde que, lorsque nous tentons d'indiquer une solution à la situation dans laquelle nous vivons, nous nous trouvons à répéter les réponses de tout le monde : certains pensent que la solution est de se mettre d'accord (« vivre ensemble »), d'autres qu'elle réside dans la politique, dans une meilleure participation à la distribution du pouvoir, ou bien dans la carrière, dans une nouvelle aventure affective, et ainsi de suite. Après deux mille ans d'histoire chrétienne, après des années de grâce du charisme, nous pourrions nous trouver dans la situation de l'homme avant Jésus Christ : une infinie variété de tentatives au fond impuissantes, dans lesquelles chacun exalte ses préjugés ou les aspects les plus conformes à son inclination.

« Qui nous libérera de cette condition mortelle ? », pourrait-on dire avec saint Paul. De quoi avons-nous besoin ? De quelle expérience ? C'est de cette variété de tentatives au fond impuissantes que le Christ nous libère. Tentons de revenir à l'origine.

2. JESUS CHRIST ECLAIRE LE SENS RELIGIEUX

En nous invitant à nous imaginer l'Évangile de Jean, Giussani décrit de manière admirable comment ce fait s'est produit :

« Enfin ce Jean, dit le baptiseur, vint ; sa manière de vivre frappait tout le monde et, des pharisiens au dernier paysan, on quittait sa maison pour aller l'écouter parler au moins une fois. Nous ne savons pas s'ils étaient nombreux ou pas ; mais ce jour-là, il y en avait deux qui y allaient pour la première fois et étaient pleins d'attention, bouche bée, dans l'attitude de celui qui vient de loin et voit ce qu'il est venu voir avec une curiosité sans limites, avec pauvreté d'esprit, de manière enfantine et avec simplicité de cœur (...). À un moment donné, une personne se détache du groupe et s'en va le long du sentier qui remonte le fleuve.

¹² BENOÎT XVI, *Discours aux participants à la XXIV^e Assemblée plénière du Conseil Pontifical pour les laïcs*, Cité du Vatican, 21 mai 2010.

¹³ L. GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, BUR, Milan 2010, p. 162.

Lorsqu'il se met en mouvement, le prophète Jean Baptiste, soudain inspiré, s'écrie : "Voici l'Agneau de Dieu. Voici Celui qui enlève les péchés du monde". Les gens n'y prêtent pas attention (...). Mais ces deux hommes à la bouche ouverte et aux yeux écarquillés comme deux enfants voient vers où se tourne le regard de Jean Baptiste : vers cet homme qui s'éloigne. Alors, d'instinct, il se mettent sur ses traces, ils le suivent timidement, mal à l'aise. Lui s'aperçoit que quelqu'un le suit. Il se retourne : "Que voulez-vous ?". "Maître, répondent-ils, où demeures-tu ?". "Venez et voyez", leur dit-il gentiment. Ils y vont, "ils virent où il habitait et restèrent avec Lui jusqu'au soir". Il est aisé de nous mettre à la place de ces deux hommes assis, qui regardent parler cet homme qui dit des choses jamais entendues, et pourtant si proches, si adhérentes, à l'écho si familier. (...) Ils ne comprenaient pas, ils étaient simplement pris, entraînés, bouleversés par sa manière de parler : *ils Le regardaient parler*. Car c'est en regardant (...) que certains hommes se sont aperçus qu'il y avait parmi eux quelque chose d'ineffable : une Présence non seulement unique, mais incompréhensible, et pourtant si pénétrante. Pénétrante, car elle correspondait sans aucune comparaison à ce qu'attendait leur cœur : leur père et leur mère ne leur avaient pas dit avec une telle évidence et une telle efficacité, quand ils étaient petits, ce pourquoi il valait la peine de vivre le temps de leur vie. Ils n'avaient pas pu ni su le dire ; ils disaient beaucoup de choses justes et bonnes, mais comme les fragments de quelque chose qu'il fallait tenter de saisir dans l'air pour voir s'ils pouvaient s'assembler les uns avec les autres. Une correspondance profonde (...). Au fur et à mesure que ses paroles leur parvenaient, et que leur regard ahuri et admiratif pénétrait cet homme, ils se sentaient changer, ils sentaient que les choses changeaient : le sens des choses changeait, l'écho des choses changeait, le chemin des choses changeait ». Le récit ne se termine pas là, car Giussani imagine le retour à la maison de Jean et d'André après la rencontre avec le Christ : « Et lorsqu'ils sont rentrés le soir, à la fin de la journée (faisant probablement le chemin en silence, car ils n'avaient jamais parlé l'un avec l'autre comme dans ce grand silence dans lequel un Autre parlait, dans lequel Il continuait à parler et à résonner en eux), et qu'ils sont arrivés chez eux, la femme d'André, en le regardant, lui a dit : "Mais André, qu'as-tu ?". Et ses enfants, étonnés, regardaient leur père : c'était lui, oui, c'était bien lui, mais il était "plus" lui-même, il était différent. C'était lui mais il était différent. Et lorsque, comme nous l'avons dit une fois, émus, avec une image facile à imaginer car très réaliste, elle lui a demandé : "Que s'est-il passé ?", il l'a serrée dans ses bras ; André a serré sa femme dans ses bras et a embrassé ses enfants : c'était lui, mais il ne l'avait jamais étreinte de cette manière ! C'était comme l'aurore ou l'aube, ou le crépuscule, d'une humanité différente, d'une humanité nouvelle, d'une humanité plus vraie. Comme s'il disait : "Enfin !", sans croire à ses propres yeux. Mais c'était trop évident pour qu'il ne croie pas à ses propres yeux ! ». ¹⁴

Cette scène décrit mieux que mille paroles comment le sens religieux de l'homme s'est éclairé historiquement en trouvant son véritable objet. En rencontrant Jésus, André était lui-même, mais il était "plus" lui-même, il était différent. En effet, « l'objet du sens religieux est, au fond, le Mystère insondable ; par conséquent, il est compréhensible que l'homme y pense en se faisant mille idées à ce sujet. Or, il n'y a qu'une vérité, mais elle est inaccessible pour l'homme. Alors, le Mystère est devenu un fait humain, il s'est fait homme, un homme qui se déplaçait avec ses jambes, qui mangeait avec sa bouche, qui pleurait de ses yeux, qui est mort : voilà le véritable objet du sens religieux. En découvrant ce fait de Jésus-Christ se révèle à moi, s'éclaire de manière grandiose le sens religieux ». ¹⁵ Ainsi, il me libère de toutes mes tentatives.

¹⁴ Cf. L. GIUSSANI, *Il tempo si fa breve*, Exercices de la Fraternité de Communion et Libération. Notes des méditations, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 1994, pp. 23-25.

¹⁵ Cf. L. GIUSSANI, *L'autocoscienza del cosmo*, BUR, Milan 2000, p. 17.

Ce n'est que l'application d'une loi universelle depuis que l'homme est homme (« La personne se retrouve elle-même dans une rencontre vivante »¹⁶) ; mais ici, dans la rencontre avec la présence du Mystère devenu un fait humain, cette loi s'accomplit, s'avère de manière définitive : « Lorsque j'ai rencontré le Christ, je me suis découvert homme »,¹⁷ disait le rhéteur romain Marius Victorinus en annonçant publiquement sa conversion. En effet, « c'est dans une rencontre que je m'aperçois de moi-même. (...) Le moi s'éveille de sa prison dans sa vulve originelle, il s'éveille de son tombeau, de son sépulcre, de sa situation fermée de l'origine et – comment dire – il “ressuscite”, il prend conscience de soi précisément dans une rencontre. L'issue d'une rencontre est de susciter le sens de la personne. C'est comme si la personne naissait : elle ne naît pas là mais, dans la rencontre, elle prend conscience de soi, et donc elle naît comme personnalité ».¹⁸

Cette rencontre nous permet de découvrir le mystère de notre « moi ». « C'était lui, mais c'était “plus” lui », jamais il n'avait autant été lui-même. C'est pourquoi, dans une conversation, en se référant au texte du *Sens religieux*, le père Giussani se demande : « Pourquoi est-ce nous qui avons fait le livre sur le sens religieux (...) ? Parce que nous avons rencontré Jésus et, en Le regardant et en L'entendant, nous avons compris ce qui était en nous : “Celui qui Te connaît se connaît”, disait saint Augustin. (...) Car pour connaître le sens religieux et le développer, nous avons dû rencontrer quelqu'un : sans ce maître, nous ne nous serions pas compris. Je peux donc dire au Christ : “Tu es vraiment moi”. “Tu es moi”, je peux le lui dire précisément parce que, en L'entendant, je me suis compris moi-même. Tandis que celui qui s'efforce de se connaître soi-même en réfléchissant sur soi se perd dans des myriades de sentiers, des myriades d'idées, des myriades d'images ».¹⁹

3. LE CHRIST EDUQUE LE SENS RELIGIEUX

Étant donné que le Christ révèle et illumine le sens religieux de l'homme, il peut aussi l'éduquer. Certains peuvent penser, même parmi ceux qui ont déjà rencontré le Christ ou vivent dans un contexte chrétien, que, puisque le sens religieux est une dotation originelle, il n'est pas nécessaire qu'il soit éduqué ou que, une fois réveillé, il va de soi, il devient spontanément la dimension de chaque instant. Le passage suivant du père Giussani nous aide à comprendre combien c'est abstrait : « Au cours d'une conversation à laquelle je participais, un éminent professeur d'université avait laissé échapper cette phrase : “Si je n'avais pas la chimie, je me tuerais !” Un jeu de ce genre est toujours présent dans notre dynamique intérieure, même quand il n'est pas aussi explicite. Il y a toujours quelque chose qui, à nos yeux, rend la vie digne d'être vécue et sans lequel, même si on ne va pas jusqu'à désirer la mort, tout devient incolore et décevant. L'homme offre toute sa dévotion à ce “quelque chose” [le “dieu”] (...). Personne ne peut éviter une implication finale ; et, quelle qu'elle soit, du moment que la conscience humaine y correspond en la vivant, c'est une religiosité qui s'exprime, c'est un niveau de religiosité qui se réalise. Le caractère propre du sens religieux est cette dimension ultime, présente de façon inévitable dans chaque geste, chaque action, chaque type de rapport. (...) La non-éducation du sens religieux (...) se vérifie exactement ainsi : nous portons en nous une répugnance devenue instinctive à ce que le sens religieux domine et détermine consciemment toute action. C'est précisément le symptôme d'un sens religieux atrophié et partiel dans son développement : une difficulté intense et pesante, l'étrangeté ressentie quand on nous dit que “dieu” détermine toute chose, le facteur auquel on

¹⁶ Cf. L. GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)*, op.cit., p. 182.

¹⁷ Cf. MARIUS VICTORIUS, *In epistola ad Ephesios*, II, 4, 14.

¹⁸ Cf. L. GIUSSANI, *L'io rinasce in un incontro*, op. cit., pp. 206-207.

¹⁹ Cf. L. GIUSSANI, *L'autocoscienza del cosmo*, op.cit., pp. 17-18.

ne peut échapper, le critère avec lequel se font les choix, les études, le travail, la recherche d'une femme ou d'un mari, le gouvernement d'une nation ».²⁰

Chacun d'entre nous peut évaluer l'ampleur que prend en lui cette répugnance à accepter que tout dans sa vie soit déterminé par Dieu. Il comprendra ainsi à quel point il a besoin de se laisser éduquer au sens religieux. En effet, « l'éducation du sens religieux devrait favoriser la prise de conscience de la dépendance inévitable et totale qui existe entre l'homme et ce qui donne un sens à sa vie. D'autre part, avec le temps, elle devrait aider l'homme à éliminer cette étrangeté irréaliste qu'il éprouve à l'égard de sa situation originelle ».²¹

On comprend alors le motif de l'Incarnation : « Le but pour lequel Dieu est devenu homme est d'éduquer l'homme au sens religieux, car le sens religieux est la position initiale correcte de l'homme envers toute la réalité et le Mystère même qui fait la réalité. Par conséquent, suivre Jésus Christ signifie se trouver dans les meilleures conditions pour affronter la réalité et marcher vers le destin : cela s'appelle le salut, comme nous l'avons appelé ici, non dans le sens définitif, mais dans le sens dispositif du terme. Si l'on suit Jésus Christ, on se trouve dans les meilleures conditions pour affronter la réalité et le problème du destin ».²²

Mais comment sommes-nous éduqués aujourd'hui au sens religieux ? En participant à la vie de cette réalité où le Christ reste contemporain : l'Église. « L'aspect fonctionnel de l'Église sur la scène du monde est déjà contenu dans sa conscience d'être le prolongement de Jésus Christ : c'est l'aspect fonctionnel de Jésus lui-même. La fonction de Jésus dans l'histoire est l'éducation de l'homme et de l'humanité au sens religieux (afin de pouvoir, justement, "sauver" l'homme !), le sens religieux étant (...) la position de l'homme face à son destin, une position correcte du point de vue de la conscience et, comme tentative, du point de vue de l'attitude pratique ».²³

Cela prouve la nécessité que le Mystère demeure dans l'histoire. En effet, si le Christ ne reste pas contemporain et ne continue pas à défier l'homme, celui-ci redevient irrémédiablement seul. Et chacun sait jusqu'où il peut sombrer quand il est seul.

Comment nous libérer de cette chute inexorable ?

4. *LE CHRIST SAUVE LE SENS RELIGIEUX*

Nul ne parvient à se maintenir seul dans l'attitude correcte à laquelle la rencontre avec le Christ l'a pourtant ouvert. En conséquence, la seule réponse à notre fragilité est que Sa présence demeure réellement.

La situation historique dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui en Occident constitue en ce sens un véritable défi, y compris pour le christianisme, qui est forcé de prouver la vérité de sa prétention de répondre aux exigences de l'homme. En effet, une version quelconque du christianisme ne pourra pas permettre de réveiller l'humanité de l'homme, nous le savons bien. Ni un christianisme réduit à un discours (« notionnel », au sens où Newman emploie ce terme), ni un christianisme réduit à une éthique ne seront en mesure de sortir l'homme de sa torpeur (dans son discours à la Curie de Rome le 20 décembre dernier, Benoît XVI a parlé de « sommeil d'une foi devenue fatiguée »), de l'aplatissement de plus en plus évident de son désir, de son élan originel, de son goût de vivre. C'est dans sa capacité à réveiller continuellement l'humain que se révélera l'authenticité du christianisme.

Seul un christianisme qui conserve sa nature d'origine, ses traits uniques de présence historique contemporaine (la contemporanéité du Christ) peut être à la hauteur du besoin réel

²⁰ L. GIUSSANI, *Pourquoi l'Église*, Fayard 1994, pp. 11-12.

²¹ *Ibidem*, pp. 12-13.

²² Cf. L. GIUSSANI, *L'attrattiva Gesù*, op. cit., pp. 286-287.

²³ L. GIUSSANI, *Pourquoi l'Église*, op. cit., pp. 225-226.

de l'homme, et donc en mesure de sauver le sens religieux. Il ne s'agit pas d'un postulat à accepter, mais d'une nouveauté humaine à surprendre en acte : le message chrétien se soumet à cette vérification, au tribunal de l'expérience humaine. Si, chez l'homme qui accepte d'appartenir au Christ à travers la réalité de l'Église qui émerge concrètement et de manière convaincante dans son expérience (le charisme), se produit ce que lui-même ne parvient pas à atteindre par ses seules forces – un réveil impensable et l'accomplissement de l'humain dans toutes ses dimensions fondamentales -, alors le christianisme se révélera crédible et se rendra vérifiable dans sa prétention. « Chaque arbre se reconnaît à son propre fruit »²⁴ : voilà le formidable critère épistémologique que Jésus lui-même nous offre. Le changement suscité par le rapport avec le Christ présent est tel que saint Paul n'hésite pas à s'exclamer : « Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle : l'être ancien a disparu, un être nouveau est là »²⁵ La création nouvelle est l'homme en qui le sens religieux se réalise dans sa plénitude autrement impossible : raison, liberté, affection, désir.

« Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! »²⁶, s'exclamait Jacopone da Todi. C'est cette beauté, cette splendeur du vrai qui, seule, peut réveiller le désir de l'homme et faire bouger assez puissamment son affection pour permettre l'ouverture continue de sa raison à la réalité qu'il a devant lui (« La condition pour que la raison soit raison est que l'affectivité la pénètre et, ainsi, mette l'homme tout entier en mouvement »²⁷). La force d'attraction exercée par le Christ facilite (mais ne réalise pas automatiquement) l'ouverture qui serait autrement impossible sans Lui. La contemporanéité du Christ permet ainsi à la raison de s'ouvrir totalement et d'atteindre une intelligence de la réalité inconnue précédemment : chaque chose, chaque circonstance, même la plus banale, est exaltée et devient signe, parle et devient intéressante à vivre. L'homme ainsi réveillé et soutenu par la présence du Christ peut enfin vivre en homme religieux, soutenir le vertige de la vie, circonstance après circonstance, capable d' « affronter n'importe quelle situation de l'existence [n'importe quelle circonstance] avec une tranquillité profonde, avec une possibilité [ou capacité] de joie »²⁸, affirme le père Giussani. La contemporanéité du Christ se révèle ainsi indispensable pour vivre pleinement le sens religieux, c'est-à-dire pour avoir l'attitude correcte devant le réel.

Si, au contraire, le Christ n'est pas vécu comme contemporain, les conséquences ne se font pas attendre. Le manque d'expérience de la contemporanéité du Christ nous fait revenir à la situation qui précède la rencontre chrétienne, et même si nous continuons à parler du Christ (comme cela arrive souvent), nous le réduisons de fait à l'une des nombreuses variantes du sens religieux. « Pour l'homme moderne [c'est une observation particulièrement fine du père Giussani, qui nous rend véritablement conscients de la situation dans laquelle nous nous trouvons], la "foi" ne serait de façon générique qu'un aspect de la "religiosité", une forme de sentiment avec lequel on vivrait la recherche inquiète de sa propre origine et de son propre destin, qui est l'élément le plus suggestif de chaque "religion". Toute la conscience moderne s'agite pour arracher de l'homme l'hypothèse de la foi chrétienne et pour la réduire à la dynamique du sens religieux et au concept de religiosité ; cette confusion pénètre malheureusement aussi la mentalité du peuple chrétien ».²⁹

Il existe une différence essentielle et irréductible entre la dynamique de la foi et celle du sens religieux : « Tandis que la religiosité naît de l'exigence de sens suscitée par l'impact avec la réalité, la foi consiste à reconnaître une présence exceptionnelle, qui correspond de manière totale à notre destin, et à adhérer à cette Présence. La foi consiste à reconnaître

²⁴ Lc 6, 44.

²⁵ 2Cor 5, 17.

²⁶ Cf. JACOPONE DA TODI, « Lauda XC », in *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence 1989, p. 313.

²⁷ L. GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*, Marietti, Gênes 1999; p. 117.

²⁸ L. GIUSSANI, *Le sens religieux*, op.cit. p. 158.

²⁹ Cf. L. GIUSSANI - S. Alberto - J. Prades, *Generare tracce nella storia del mondo*, Rizzoli, Milano 1998, p. 22.

comme vrai ce qu'une Présence historique dit d'elle-même ».³⁰ Cette différence se voit avant tout dans la manière d'évoluer de la raison. Dans la foi chrétienne, on n'a plus une raison qui explique, mais une raison qui s'ouvre à la révélation de Dieu, se percevant ainsi enfin accomplie dans sa dynamique. On comprend alors pourquoi le père Giussani affirme que « le problème de l'intelligence [pas celui du sentiment ou de l'état d'âme] est tout entier contenu » dans l'épisode de Jean et André.³¹ La foi est un acte de la raison mue par l'exceptionnalité d'une Présence : « La foi chrétienne est la mémoire d'un fait historique dans lequel un Homme a dit de lui-même quelque chose que les autres ont accepté comme vrai et que j'accepte maintenant moi aussi, en raison de la manière exceptionnelle dont ce Fait m'atteint encore. Jésus est un homme qui a dit : "Je suis le chemin, la vérité et la vie". C'est un Fait survenu dans l'histoire : un enfant, né d'une femme, inscrit au registre de Bethléem et qui, une fois devenu grand, annonçait qu'il était Dieu : "Le Père et moi, nous sommes une seule chose". Être attentif à ce que faisait et disait cet homme, jusqu'à arriver à dire : "Je crois à Cet homme", adhérer à Sa présence en affirmant comme vérité ce qu'il disait : voilà ce qu'est la foi ».³²

Par conséquent, « imaginons le défi que la foi représente pour la mentalité moderne, car elle prétend qu'il existe un homme (auquel je peux dire "tu") qui a dit : "Sans Moi vous ne pouvez rien faire", c'est-à-dire un Homme-Dieu. Nous ne considérons jamais totalement cette prétention. Aujourd'hui, ni le peuple ni les plus grands philosophes n'osent affronter ce problème et, s'ils l'affrontent, ce n'est que pour renforcer le préjugé négatif hérité de la mentalité dominante. La réponse à la problématique chrétienne ("Qui est Jésus ?") est déduite de conceptions préétablies sur l'homme et le monde. Pourtant, Jésus affirme en réponse : "Regardez mes œuvres", autrement dit : "Regardez-moi". Mais on l'élimine avant de le regarder et de le prendre en considération. La non-croyance est donc le corollaire d'un préjugé, c'est l'application d'un préjugé et non la conclusion d'une enquête raisonnable. »³³.

Mais ce qui nous intéresse maintenant est avant tout de mettre en lumière la conséquence du refus de la méthode choisie par Dieu pour répondre à cette exigence de sens total qui caractérise le sens religieux de l'homme : « Sans la reconnaissance du Mystère présent, la nuit avance, la confusion progresse et – en tant que telle, au niveau de la liberté – la rébellion avance ; ou alors la déception comble si bien la mesure que c'est comme si l'on n'attendait plus rien et si l'on vivait sans rien désirer, hormis une satisfaction furtive ou une réponse furtive à une brève demande ».³⁴ Sans reconnaissance de la contemporanéité du Christ, c'est l'humanité vraie, l'élan du sens religieux qui se perd. En revanche, l'homme qui la reconnaît voit son humanité amenée au-delà de toute imagination : « Dire que notre conscience, c'est-à-dire notre manière de penser, et notre affection, c'est-à-dire notre manière d'aimer, sont converties au Christ signifie que cette conscience et cette affection sont sans cesse amenées, transportées là où elles n'auraient jamais pensé ; elles sont constamment sollicitées à sortir d'elles-mêmes ; elles sortent d'elles-mêmes et sont conduites sur un terrain, dans un territoire au-delà de ce que l'on concevait ou percevait auparavant. C'est toujours dans l'inconnu qu'elles sont introduites, c'est une mesure qui s'élargit : la conscience et l'affection sont sans cesse introduites dans un horizon imprévu, au-delà de notre mesure ».³⁵ Ainsi, la vie acquiert un souffle, une portée, une intensité inconnus auparavant.

Chacun a par là les critères pour vérifier son chemin dans la foi et son éducation au sens religieux : l'exaltation de son humanité originelle. « En vérité je vous le dis, si vous ne

³⁰ *Ibidem.*

³¹ L. GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et silence, 2008, p. 216.

³² Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce nella storia del mondo*, op. cit., pp. 22-23.

³³ *Ibidem*, p. 23.

³⁴ L. GIUSSANI, *Tutta la terra desidera il tuo volto*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2000, p. 124.

³⁵ L. GIUSSANI, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, p. 135.

retournez pas à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux »³⁶ : telle pourrait être la formule qui résume ce qu'est une vraie éducation au sens religieux. C'est pourquoi Jésus appelle bienheureux ceux qui la reçoivent : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ».³⁷ Ces passages montrent quel est le véritable but de cette éducation : nous ouvrir au point de pouvoir nous remplir de quelque chose que nous ne pouvons pas produire nous-mêmes, mais que nous devons accepter, accueillir, étreindre comme un cadeau. Seuls ceux qui ont cette simplicité d'enfant, cette pauvreté d'esprit, ont la bonne disposition pour l'accueillir.

Le travail qui nous attend cette année sur *Le sens religieux* est à ce niveau d'importance. Du sérieux avec lequel nous l'affronterons dépendront notre réalisation en tant que personnes et la contribution que nous pourrons apporter à nos frères les hommes.

³⁶ Mt 18,3.

³⁷ Mt 5,3.